



Écriture de la fracture et inconscient du texte : psychanalyse de l'espace, du narcissisme et de la trace dans *La Symphonie des Ombres et des Éclats*

Writing the Fracture and the Unconscious of the Text: Psychoanalysis of Space, Narcissism, and Trace in *The Symphony of Shadows and Flashes*

Farida ZAOUÏ¹

Université de Badji Mokhtar Annaba | Algérie
inspectrice23@gmail.com

Résumé : Cet article propose une lecture psychanalytique de *La Symphonie des Ombres et des Éclats* en inscrivant l'analyse dans le champ de la psychanalyse du texte. Il montre comment l'écriture littéraire met en scène les effets du trauma, de la désubjectivation institutionnelle et de la fracture narcissique à travers la spatialité asilaire, la figure du double et l'économie de la trace. L'asile est analysé comme une hétérotopie productrice de clivage psychique, tandis que la forme symphonique et la matérialité du texte fonctionnent comme dispositifs de médiation symbolique. Loin de toute visée cathartique, l'écriture apparaît comme une suppléance non réparatrice, permettant la persistance du sujet par la trace. L'article défend ainsi la littérature comme lieu privilégié d'élaboration de l'inconscient textuel face aux limites du discours médical.

Mots-clés : psychanalyse du texte, trauma, narcissisme, hétérotopie asilaire, trace

Abstract: This article offers a psychoanalytic reading of *La Symphonie des Ombres et des Éclats* within the framework of textual psychoanalysis. It examines how literary writing stages trauma, institutional desubjectivation, and narcissistic fracture through asylum space, the figure of the double, and the economy of the trace. The asylum is approached as a heterotopic space generating psychic splitting, while the symphonic form and textual materiality operate as symbolic mediating devices. Rejecting any cathartic perspective, writing is understood as a non-reparative form of symbolic supplementation enabling subjective persistence. The article argues for literature as a privileged site of unconscious textual elaboration beyond medical discourse.

Keywords: textual psychoanalysis, trauma, narcissism, asylum heterotopia, trace



Depuis plus d'un siècle, la relation entre psychanalyse et littérature constitue l'un des axes majeurs de renouvellement de la critique littéraire en sciences humaines. Initiée par Freud à partir d'une lecture esthétique et projective des œuvres, cette relation a progressivement quitté le paradigme psychobiographique pour s'inscrire, au fil des relectures post-freudiennes, dans une véritable épistémologie du texte. Avec Charles Mauron, Jean Bellemin-Noël, Paul-Laurent Assoun ou encore Jacques Lacan, l'analyse

¹ Auteur correspondant : FARIDA ZAOUÏ | inspectrice23@gmail.com

psychanalytique s'est déplacée de l'auteur vers le langage, du vécu biographique vers la matérialité signifiante, du symptôme individuel vers l'économie textuelle du désir. L'inconscient n'est alors plus pensé comme une profondeur psychique antérieure au texte, mais comme une dynamique inscrite dans les formes mêmes de l'énonciation, dans les ruptures du discours, les répétitions, les blancs et les tensions symboliques qui travaillent la textualité. Ce déplacement majeur s'inscrit dans une reconfiguration plus large du champ critique, marquée par le développement des approches épistémocritiques. Celles-ci ont permis de penser la littérature non plus comme simple reflet des savoirs institués, mais comme un espace critique susceptible d'interroger, de déplacer, voire de mettre en crise les discours scientifiques dominants. Dans cette perspective, la médecine – et plus spécifiquement la psychiatrie – occupe une place stratégique. En tant que savoir de classification, de normalisation et de nomination des troubles, la psychiatrie repose sur un langage nosographique hautement normatif, qui tend à objectiver la souffrance psychique et à neutraliser la singularité subjective au profit de catégories stabilisées. C'est précisément à l'intersection de ces trois champs – psychanalyse du texte, épistémocritique du savoir médical et analyse stylistique-discursive – que se situe la présente étude. Elle s'inscrit dans un courant critique contemporain qui considère la littérature comme un lieu de production de savoirs alternatifs, capables de rendre symbolisable ce que les discours institutionnels peinent à dire. Dans la littérature francophone contemporaine, et plus particulièrement dans les récits investissant l'espace clinique ou asilaire, la tension entre savoir psychiatrique et subjectivité souffrante ne constitue pas un simple motif thématique, mais un principe structurant de l'écriture elle-même.

Les approches psychanalytiques post-freudiennes appliquées à la littérature francophone ont ainsi mis en évidence l'importance de notions telles que la fragmentation du Moi, la sublimation, le narcissisme, l'inquiétante étrangeté ou encore la fonction contenante de la forme. Toutefois, ces analyses demeurent souvent dissociées d'une réflexion approfondie sur la matérialité stylistique du texte et sur son rapport critique aux discours scientifiques qu'il met en scène. Elles interrogent le sujet représenté plus qu'elles n'examinent les conditions textuelles de sa symbolisation. C'est ce déplacement – du sujet représenté vers le sujet produit par l'écriture – que la présente recherche se propose d'opérer. Dans ce contexte théorique et critique, l'enjeu n'est plus de déterminer ce que le texte dit de la folie ou de la souffrance psychique, mais d'analyser ce que le texte fait au savoir qui prétend les dire. La problématique centrale de cette étude repose ainsi sur un double déplacement : celui du lieu de l'inconscient et celui du statut de la psychanalyse comme modèle herméneutique. Il ne s'agit ni de lire l'œuvre comme symptôme de l'auteur, ni d'en proposer une interprétation clinique, mais d'interroger les modalités par lesquelles le texte lui-même devient un espace de travail de l'inconscient. La question qui structure cette recherche peut dès lors être formulée comme suit : dans quelle mesure l'écriture littéraire, par sa matérialité stylistique et sa structuration formelle, est-elle susceptible de fonctionner comme une suppléance symbolique face à la forclusion du sujet opérée par le discours psychiatrique nosographique ? Cette interrogation suppose que le langage médical, en tant que langage de la maîtrise et de la classification, produit un effet de clôture symbolique qui exclut la singularité subjective de la souffrance. Face à cette forclusion, le texte littéraire n'opère pas comme un simple miroir de l'expérience clinique, mais comme un lieu de reconfiguration du sens, où le refoulé, le manque et l'excès du réel trouvent des voies de symbolisation indirectes.

L'hypothèse principale défendue dans cet article est que l'écriture symphonique constitue un dispositif de contention psychique au sens psychanalytique du terme. En mobilisant la notion lacanienne de *Sinthome*, il s'agit de montrer que la forme symphonique du texte ne relève pas d'un choix esthétique contingent, mais d'une nécessité structurale. Elle opère comme une orthopédie symbolique permettant de maintenir une cohésion minimale du Moi face à sa fragmentation, en organisant le chaos de l'expérience traumatique selon une logique rythmique et formelle. Là où le logos médical échoue à symboliser la souffrance en raison de sa logique objectivante, l'écriture littéraire instaure un espace de reconfiguration narcissique. Elle permet au sujet de transformer l'expérience brute du trauma en trace signifiante, de métaboliser l'excès du Réel en forme partageable, et d'inscrire la souffrance dans une temporalité symbolique plutôt que dans l'atemporalité mortifère du symptôme. Le corpus principal de cette étude est le roman *La Symphonie des Ombres et des Éclats*, dont l'analyse sera conduite selon une méthodologie interdisciplinaire rigoureusement articulée. La textanalyse, telle que théorisée par Jean Bellemin-Noël, permettra d'interroger les zones de rupture, de répétition et de densité métaphorique du texte comme lieux d'émergence de l'inconscient du discours. La métapsychologie freudo-lacanienne fournira les outils conceptuels nécessaires à l'analyse des processus de sublimation, de narcissisme, de clivage et de suppléance symbolique. L'analyse stylistique et rhétorique portera une attention particulière à la scansion, à la musicalité, aux figures de tension et à la matérialité lexicale, envisagées comme opérateurs psychiques à part entière. Enfin, l'épistémocritique permettra de situer le texte dans un rapport critique au savoir psychiatrique, en mettant en évidence les tensions entre langage scientifique et langage littéraire. Cette démarche repose sur une écriture analytique impersonnelle, une définition systématique des concepts dès leur première occurrence, et un refus délibéré de toute paraphrase narrative. Le texte littéraire est ici abordé non comme un objet illustratif, mais comme un espace théorique autonome, capable de produire une intelligibilité propre de la souffrance psychique et de ses modalités de symbolisation. Dès lors, une question demeure centrale : si l'inconscient ne se loge plus exclusivement dans la biographie de l'auteur ni dans une profondeur psychique prétextuelle, mais dans la matérialité même du langage, jusqu'où la littérature contemporaine peut-elle être pensée comme un lieu privilégié de reconfiguration du désir, du manque et du trauma, et que révèle-t-elle, en retour, des limites actuelles de la psychanalyse comme modèle herméneutique de la subjectivité ?

1. Le discours psychiatrique comme régime de forclusion du sujet

Cette première partie s'inscrit dans le prolongement direct de la problématisation initiale. Elle vise à établir le cadre épistémologique dans lequel s'opère la tension fondamentale entre savoir psychiatrique et subjectivité souffrante, afin de montrer que l'enjeu n'est ni moral ni idéologique, mais proprement discursif : il concerne les conditions de possibilité de l'énonciation du sujet au sein d'un régime de savoir fondé sur la classification.

1.1. La nosographie psychiatrique : logique classificatoire et réduction du sujet

La psychiatrie moderne s'est constituée historiquement comme un savoir de repérage, de nomination et de classification des troubles psychiques. Héritière à la fois de la médecine clinique et des sciences positives, elle repose sur une logique nosographique visant à ordonner la diversité des manifestations psychiques selon des catégories stables, transmissibles et cumulatives. Cette entreprise classificatoire, indispensable à la constitution d'un savoir scientifique opératoire, s'inscrit cependant dans une économie du

regard et du langage qui transforme profondément le statut du sujet souffrant. Dans le discours psychiatrique, la souffrance psychique n'est pas appréhendée comme une expérience singulière inscrite dans une histoire subjective, mais comme un ensemble de signes objectivables susceptibles d'être rattachés à une entité nosologique préexistante. Ce déplacement est au cœur de ce que Galli Carminati et al. (2025, p. 1) nomment la dissociation entre le « fait traumatique » et le « symptôme traumatique », dissociation qui fonde la possibilité même d'une lecture clinique objectivante. La souffrance n'est plus ce qui se dit, mais ce qui se repère, se mesure et se compare.

Le langage médical fonctionne ainsi comme un langage de la maîtrise, au sens foucaldien du terme : il ne se contente pas de décrire la réalité psychique, il la produit discursivement en tant qu'objet de savoir. Le sujet parlant se trouve dès lors converti en support de symptômes, et son récit en matériau secondaire, subordonné à la grille interprétative du clinicien. Cette logique transforme l'expérience vécue en « dysfonctionnements » psychiques, parfois décrits comme jusque-là « silencieux », que l'événement traumatique viendrait activer ou révéler (Galli Carminati et al., 2025, p. 1). La subjectivité est ainsi traduite dans une langue qui n'est plus celle de l'affect ou du récit, mais celle du diagnostic et de la causalité.

Cette opération discursive entraîne un effacement progressif de la singularité subjective. Non pas au sens d'une négation volontaire du sujet, mais comme effet structurel du dispositif classificatoire lui-même. La nosographie suppose en effet une réduction de la complexité vécue à des catégories générales, ce qui implique une neutralisation des écarts, des ambivalences et des zones d'indétermination qui constituent précisément le noyau de l'expérience psychique. Le sujet n'est plus celui qui dit sa souffrance, mais celui dont la souffrance est dite par un autre, dans une langue normée, stabilisée et socialement légitime.

Cette réduction est d'autant plus manifeste lorsque la clinique distingue entre traumatismes dits « externes » et traumatismes « internes », ou qualifie certaines réactions de « disproportionnées » (Galli Carminati et al., 2025, p. 1). De telles catégories, bien qu'opératoires sur le plan diagnostique, tendent à disqualifier la logique propre du vécu subjectif au profit d'un étalon implicite de normalité émotionnelle. Or, comme le soulignent ces auteurs, ce n'est pas nécessairement l'événement en soi qui est traumatique, mais l'incapacité du psychisme à symboliser sa propre réaction neurophysiologique face à cet événement (Galli Carminati et al., 2025, p. 1). Dans cette perspective, la nosographie apparaît comme un dispositif qui privilégie le symptôme visible au détriment de ce qui demeure irréprésentable. Le trauma s'inscrit alors « dans le soma », sous la forme d'une trace non symbolisée, parfois inaccessible au récit conscient (Galli Carminati et al., 2025, p. 1). L'amnésie, loin d'être un simple déficit mnésique, devient un « voyant rouge clignotant » signalant l'existence d'un noyau traumatique enkysté (Galli Carminati et al., 2025, p. 1). Le symptôme ne renvoie plus à un sens à chiffrer, mais à une « anomalie » à corriger, ouvrant la voie à des « remèdes » standardisés plutôt qu'à une élaboration subjective (Galli Carminati et al., 2025, p. 1).

Ce processus trouve son aboutissement théorique dans ce que la psychanalyse lacanienne nomme un échec de symbolisation. Lorsque le trauma touche au registre du Réel, le psychisme se replie dans la forclusion, entendue comme exclusion radicale de ce qui ne peut être intégré au symbolique. À l'instar de la définition juridique rappelée par le dictionnaire

(Robert, 2024), la forclusion désigne une « extinction d'un droit non exercé dans les délais prescrits » : le sujet est privé, structurellement et irréversiblement, de la possibilité de symboliser ce qui a fait effraction. La nosographie, en se focalisant sur les effets visibles de cette défaillance, risque alors d'en reconduire l'impensé plutôt que d'en ouvrir l'élaboration. Ainsi, la logique classificatoire, tout en constituant un outil nécessaire à la pratique psychiatrique, participe d'un mouvement plus large de réduction du sujet à ses manifestations pathologiques. En neutralisant la dimension narrative, symbolique et historique de la souffrance, elle transforme le sujet en objet de savoir et d'intervention, au prix d'une mise à distance de ce qui fait la spécificité irréductible de l'expérience psychique

1.2. Le *logos* médical et la défaillance de la nomination

Au cœur de ce régime discursif se situe la question décisive de la nomination. Le diagnostic psychiatrique ne se réduit pas à une opération descriptive ou taxinomique : il constitue un acte performatif au sens fort, en ce qu'il institue la réalité qu'il nomme. Nommer un trouble, c'est l'inscrire dans un système de savoir historiquement et institutionnellement stabilisé, qui en fixe les contours, les causes présumées et les modalités légitimes de prise en charge. À ce titre, le diagnostic ne dit pas seulement *ce qui est*, il prescrit ce qui peut être dit, pensé et fait à partir de cette nomination. Or, cette opération de nomination, en prétendant circonscrire et maîtriser le sens de la souffrance, produit paradoxalement un effet de vacuité symbolique. Comme le montre Carol Berkenkotter dans son analyse diachronique des dossiers psychiatriques, l'histoire de la psychiatrie est indissociable d'un processus de normalisation discursive dans lequel le cas clinique se transforme progressivement en document administratif et technique, soumis à des formats de plus en plus contraignants (Berkenkotter, 2008, pp. 1-2). La nomination diagnostique, loin d'ouvrir un espace d'intelligibilité du vécu, tend alors à en figer la signification dans une forme langagière close. Le *logos* médical nomme pour classer. Il attribue une étiquette qui stabilise le phénomène et le rend communicable au sein de la communauté professionnelle, mais cette stabilisation se fait au prix d'une défaillance de la nomination subjective. Ce qui est nommé n'est plus l'expérience vécue dans sa densité affective et narrative, mais une abstraction conceptuelle détachée de la voix qui la porte. Comme le souligne Berkenkotter, le récit du patient se trouve ainsi « subsumé dans le pattern narratif et le thought-style de la psychiatrie clinique »* (Berkenkotter, 2008, p. 96) : il est réorganisé, reformulé et parfois amputé afin de correspondre aux attentes génériques du discours médical. Le diagnostic devient dès lors un opérateur de neutralisation du sens. Il clôt le champ interprétatif en substituant à la parole singulière une catégorie générale, à l'énigme du symptôme une explication codifiée. Ce phénomène atteint son paroxysme avec l'avènement des classifications standardisées contemporaines. La publication du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM-III), puis de ses révisions successives, a instauré ce que Berkenkotter qualifie de « lingua franca de la psychiatrie » (Shorter, 1997, p. 239), imposant un style de pensée fondé sur la fiabilité inter-diagnostique plutôt que sur l'intelligibilité subjective. Le trouble n'est plus ce qui fait question, mais ce qui correspond à une liste de critères. Cette logique classificatoire entre en tension directe avec une autre conception du langage, que l'on peut qualifier de langage de la subjectivation. Dire, dans cette perspective, ne consiste pas à assigner une place dans un système, mais à ouvrir un espace d'élaboration symbolique. Là où le discours médical vise la réduction, la stabilisation et la reproductibilité, le discours subjectif repose sur l'ambiguïté, la métaphore, la répétition et le détour. Comme le montre l'analyse des cas psychanalytiques freudiens, notamment celui

de Dora, l'efficacité clinique ne repose pas sur la clôture du sens, mais sur la capacité du récit à intégrer des dispositifs littéraires permettant l'émergence d'un sens latent (Freud, 1905/1954, p. 13). La souffrance psychique, en tant qu'expérience du manque, de l'excès et de la discontinuité, ne se laisse pas entièrement contenir dans un acte de nomination définitif. Elle résiste à toute fixation sémantique, précisément parce qu'elle se situe à l'intersection du dicible et de l'indicible. De ce point de vue, la défaillance du *logos* médical ne réside pas dans une insuffisance scientifique ou méthodologique, mais dans une inadéquation structurelle entre un langage conçu pour classer et une réalité psychique fondamentalement hétérogène, instable et irréductible à des catégories closes. Cette inadéquation explique en partie le regain d'intérêt contemporain pour les approches narratives en psychiatrie et en psychothérapie. Comme le rappelle Berkenkotter dans sa conclusion, la connaissance narrative constitue une dimension irréductible du soin psychique, en ce qu'elle permet de penser le cas clinique non comme une simple occurrence d'une catégorie, mais comme une histoire singulière prise dans un réseau de significations personnelles, sociales et institutionnelles (Berkenkotter, 2008, p. 181). Là où le diagnostic nomme pour refermer, le récit, lui, nomme pour maintenir ouvert.

1.3. Enjeux épistémocritiques : la littérature comme contre-savoir

C'est à ce point précis que s'ouvre l'enjeu épistémocritique de la présente étude. Face à un discours psychiatrique structuré par l'impératif de classification, de stabilisation et de contrôle du sens, la littérature ne se présente pas comme un simple discours concurrent, mais comme un **contre-savoir**, au sens foucaldien du terme : un espace où se déploient des formes de connaissance marginalisées, non cumulatives et irréductibles aux protocoles de validation scientifique. Elle met ainsi en crise non seulement les conclusions de la psychiatrie, mais ses présupposés épistémologiques lorsqu'elle s'applique à l'humain. La fiction littéraire ne vise ni la normalisation ni la prédictibilité. Elle opère dans un régime de vérité fondé sur la polysémie, la discontinuité et la densité symbolique. Là où la science clinique recherche la transparence, la cohérence causale et la reproductibilité, la littérature assume l'opacité, le reste et l'inachevé comme conditions mêmes de l'intelligibilité du sujet. Comme le souligne Berkenkotter dans sa réflexion finale sur la psychiatrie contemporaine, la connaissance narrative ne relève pas d'un déficit de scientificité, mais d'un autre mode de compréhension, irréductible à la logique biomédicale dominante (Berkenkotter, 2008, p. 123). Dans cette perspective, le texte littéraire ne se contente pas de représenter la folie ou la souffrance psychique comme objets thématiques. Il met en scène l'impossibilité même de leur réduction à un savoir totalisant. En travaillant la fracture du sens, la discontinuité temporelle, l'éclatement de la voix narrative ou encore la dérive métaphorique, la littérature donne forme à ce que le langage médical tend à neutraliser. Elle réintroduit le sujet là où le discours institutionnel l'a effacé, non pas en prétendant restituer une parole originaire ou authentique, mais en construisant une **forme** capable de contenir l'excès, l'ambivalence et l'indicible. Cette capacité formelle de la littérature rejoint les analyses issues de la médecine narrative, qui ont montré que le récit du patient, lorsqu'il n'est pas immédiatement reconfiguré selon les normes du dossier clinique, constitue un lieu de production de sens à part entière. Comme le note Salager-Meyer, le cas psychiatrique fonctionne historiquement comme une *double narration*, dans laquelle l'histoire vécue du patient est progressivement recontextualisée, voire subordonnée, au récit professionnel du clinicien (Salager-Meyer, 2010, p. 198). La littérature, en rompant avec cette hiérarchie discursive, redonne au récit une fonction heuristique plutôt

qu'illustrative. De ce point de vue, l'enjeu n'est pas de substituer un savoir littéraire à un savoir médical, mais de penser leur articulation critique. La littérature ne nie pas la nécessité du discours psychiatrique, pas plus qu'elle ne revendique une supériorité épistémique. Elle en révèle les angles morts, en donnant forme à ce qui échappe à la nomination nosographique : l'affect sans cause claire, la répétition sans origine identifiable, le symptôme comme énigme plutôt que comme signe. En cela, elle agit comme un révélateur des limites internes du *logos* médical.

Les travaux récents en psychopathologie et en neurosciences confirment indirectement cette limite. Comme le montrent Galli Carminati et Carminati, le trauma ne se laisse pas réduire à l'événement objectif ni à sa codification diagnostique, mais se situe dans l'échec de symbolisation de la réaction neurophysiologique elle-même (Galli Carminati et al., 2025, p. 58). Ce noyau non symbolisable, enkysté dans le soma et la mémoire implicite, excède toute tentative de mise en ordre classificatoire. La littérature, par ses dispositifs figuraux et narratifs, apparaît alors comme un espace privilégié pour approcher cette zone de défaillance symbolique, non en la résolvant, mais en la maintenant ouverte. Ainsi comprise, la littérature constitue un lieu de médiation critique entre savoir et subjectivité. Elle ne produit pas un savoir cumulatif, mais un savoir réflexif, capable de mettre en tension les catégories établies et d'interroger leurs effets sur le sujet. C'est dans cet écart – entre classification et symbolisation, entre nomination et récit – que se joue la possibilité d'une suppléance littéraire, laquelle sera analysée dans les sections suivantes comme une réponse formelle, esthétique et éthique à la forclusion du sujet opérée par le discours psychiatrique dominant.

2. Topographie psychique et hétérotopie asilaire

Dans *La Symphonie des Ombres et des Éclats*, l'espace asilaire ne constitue ni un simple cadre narratif ni un décor réaliste destiné à garantir la vraisemblance du récit. Il fonctionne comme un dispositif sémiotique et métapsychologique, où se condensent les effets conjoints du discours psychiatrique, de la désobjectivation institutionnelle et du clivage psychique. L'asile y devient un opérateur actif du sens, transformant l'architecture en surface d'inscription des conflits internes et des violences symboliques. Cette partie propose d'analyser l'asile à la fois comme hétérotopie instituée et comme projection spatiale du Moi morcelé, en montrant comment l'écriture fait de l'espace un langage parallèle du psychisme.

2.1. L'espace asilaire comme hétérotopie instituée

Le roman construit l'hôpital psychiatrique selon une logique pleinement conforme à la définition foucauldienne de l'hétérotopie : un espace autre, séparé, normé, qui fonctionne simultanément comme lieu de prise en charge et de relégation. L'asile apparaît ainsi comme un espace d'exception durable, régi par des règles propres, où le sujet est soustrait au continuum social pour être reconfiguré selon une rationalité médico-institutionnelle. Comme le souligne Foucault, ces espaces ne se contentent pas d'accueillir les corps dits déviants ; ils produisent des formes spécifiques de subjectivité par leur organisation même (Foucault, 1967/2009, p. 32). Dans *La Symphonie des Ombres et des Éclats*, cette hétérotopie se manifeste par une insistance sur les seuils : portes verrouillées, couloirs filtrants, passages désertés mais surveillés. Ces éléments architecturaux ne relèvent pas d'un simple réalisme descriptif ; ils matérialisent une logique de tri et de contrôle, redoublant spatialement la classification nosographique analysée dans la Partie I. L'architecture agit ici comme

l'équivalent concret du diagnostic : elle classe, isole, distribue. Cette expérience est immédiatement saisissable dans l'ouverture du roman : « L'odeur d'éther me piqua les narines dès que je franchis le couloir désert. L'air, lourd et froid, collait à ma gorge comme un linge humide. » (Diaf :2025, p. 1)

Le franchissement du couloir constitue un rite de passage hétérotopique : le corps est immédiatement affecté, envahi, contraint. L'espace ne se contente pas d'accueillir le sujet ; il l'investit physiologiquement, signalant l'entrée dans un régime où le corps précède la parole et où l'affect est capturé avant toute élaboration symbolique. L'asile fonctionne dès lors comme un entre-deux ontologique : ni pleinement dedans, ni totalement dehors. Le sujet n'y est plus reconnu comme citoyen, sans être pour autant réduit à un simple organisme biologique. Cette suspension statutaire inscrit la forclusion dans l'espace même. Le personnage est pris en charge sans être véritablement signifié, observé sans être reconnu comme sujet de parole. Cette situation rejoint l'analyse de Berkenkotter, selon laquelle les institutions psychiatriques maintiennent le patient dans un régime discursif où son récit est subordonné à des formes d'écriture professionnelles qui le reconfigurent selon les normes du savoir médical (Berkenkotter, 2008, p. 123).

2.2. L'inquiétante étrangeté de l'espace asilaire

L'expérience spatiale décrite dans le roman est traversée par une tonalité affective persistante relevant de l'inquiétante étrangeté (Das Unheimliche). L'asile est simultanément présenté comme lieu de protection et comme espace de menace latente, générant une étrangeté diffuse et durable. Cette ambivalence est construite stylistiquement par un réseau dense d'images et d'isotopies sensorielles. Les descriptions privilégient des champs lexicaux du froid, du silence et de la neutralisation sensorielle. Les murs, l'air, la lumière elle-même semblent privés de toute chaleur humaine, produisant une atmosphère de désaffectation généralisée. Le silence, omniprésent, n'est jamais apaisant : il est compact, presque matériel, et fonctionne comme la métaphore d'une parole confisquée. Cette matérialité du silence est explicitement formulée par le narrateur : « Le silence de l'hôpital s'emplissait de mon écriture, comme si les murs mêmes retenaient leur souffle (Berkenkotter, 2008, p. 10). Le silence n'est pas absence de son, mais excès de contrainte. Il appelle l'écriture comme tentative de réinscription subjective dans un espace qui neutralise toute voix. L'architecture devient ainsi le support d'une étrangeté fondamentale : un lieu censé soigner, mais qui suspend le sujet dans une temporalité figée, vidée de narrativité. Cette configuration spatiale rejoint les analyses psychanalytiques du trauma comme échec de symbolisation. Comme le montrent Galli Carminati et Carminati, le trauma ne réside pas seulement dans l'événement, mais dans l'impossibilité pour le sujet d'élaborer symboliquement sa propre réaction neurophysiologique (Galli Carminati et al., 2025, p. 41). L'espace asilaire agit ici comme un catalyseur de cette impossibilité : il impose une rationalité froide à une économie psychique débordante, produisant une dissonance affective durable.

2.3. Spatialisation du clivage psychique

Dans *La Symphonie des Ombres et des Éclats*, l'espace asilaire est construit comme une topographie du clivage psychique. Les lieux ne sont jamais neutres : chacun condense une fonction métapsychologique spécifique et participe à la mise en scène d'un Moi fragmenté. La chambre, loin d'être un espace d'intimité réparatrice, devient un lieu d'isolement

narcissique, saturé d'angoisse et de rumination. Elle n'enveloppe pas le sujet ; elle le replie sur une intériorité sans médiation symbolique. Les couloirs, longs et répétitifs, figurent l'errance de la pensée et la circularité du discours intérieur, tandis que les espaces communs strictement régulés incarnent la confrontation forcée à un Autre institutionnel dépersonnalisé, où toute singularité est immédiatement absorbée par la norme. Cette spatialisation du clivage est renforcée par une écriture qui associe l'espace à une économie sensorielle traumatique : « Dans ce monde de chiffres et de murs, les éléments se répondaient : l'air, étouffé par l'éther, portait encore les cris suspendus. » (ibid., p. 10). L'espace est ici saturé de traces non symbolisées : des cris sans voix, des affects sans adresse. Le roman ne se contente donc pas de décrire l'asile ; il l'écrit comme symptôme. L'architecture devient une écriture parallèle du psychisme, traduisant visuellement et sensoriellement ce que le discours médical ne parvient pas à symboliser. Cette logique rejoint l'approche de la médecine narrative, selon laquelle les dispositifs institutionnels tendent à substituer des formes spatiales et scripturales à l'élaboration subjective du sens (Salager-Meyer, 2010, p. 165). L'asile apparaît ainsi comme une enveloppe défaillante, incapable de contenir la souffrance qu'il prétend soigner.

En faisant de l'espace asilaire une hétérotopie productrice de clivage plutôt qu'un lieu de soin effectif, *La Symphonie des Ombres et des Éclats* met en évidence l'échec des dispositifs institutionnels à offrir une enveloppe psychique stable. Là où l'espace réel classe, isole et neutralise, le sujet se trouve privé de toute médiation symbolique durable. C'est précisément dans cette zone de défaillance que s'inscrit la logique de l'écriture. Là où l'architecture échoue à contenir, la forme littéraire tente de suppléer. La Partie III analysera ainsi comment la structure symphonique du texte devient une enveloppe psychique substitutive, capable d'organiser, de rythmer et de contenir ce que l'espace asilaire laisse se disperser.

3. La structure symphonique comme enveloppe psychique

Si l'espace asilaire, tel qu'analysé précédemment, échoue à remplir une fonction contenant pour le sujet psychotique, *La Symphonie des Ombres et des Éclats* élabore une autre modalité de contenance, non plus institutionnelle ni spatiale, mais formelle, rythmique et discursive. La structure symphonique du texte ne relève ni d'un ornement esthétique ni d'une métaphore décorative : elle constitue un dispositif de suppléance symbolique, destiné à pallier le morcellement du Moi là où le discours médical et l'architecture asilaire ont failli. L'écriture se substitue ainsi aux cadres déficients de la prise en charge, en proposant une organisation du chaos psychique par la forme.

3.1. Fragmentation du Moi et nécessité d'une forme contenant

Le roman met en scène un sujet radicalement fragmenté, dont l'expérience psychique se caractérise par la discontinuité, la dispersion et l'impossibilité de se constituer comme unité narrative stable. Cette fragmentation ne relève pas d'un simple thème, mais s'inscrit dans la matérialité même du texte, à travers des ruptures de focalisation, des disjonctions syntaxiques et une instabilité énonciative persistante. Le récit ne progresse pas linéairement ; il se déploie par éclats, retours et suspensions, mimant la désorganisation interne du sujet. Un passage emblématique donne à lire cette dislocation : « Les mots sortaient de moi comme s'ils avaient été prononcés ailleurs. Je les entendais, mais je ne les reconnaissais pas » (Diaf 2025, p. 47). Cet extrait met en scène une aliénation fondamentale de la parole. La phrase, unité minimale du logos, échappe à la maîtrise du locuteur, traduisant un défaut de nouage

entre Symbolique et Imaginaire. Le sujet n'est plus garant de son énonciation : sa parole est traversée, reprise, déformée. On retrouve ici ce que la psychanalyse décrit comme une défaillance de la fonction de liaison, là où le langage cesse d'assurer la continuité du Moi. Cette impossibilité de se constituer en récit cohérent rejoint les analyses de la médecine narrative, selon lesquelles certaines pathologies psychiques se caractérisent précisément par une rupture de la narrativité de soi. Berkenkotter souligne que, dans les contextes psychiatriques, « le récit du patient est souvent fragmenté, discontinu, et doit être reconfiguré par des formes discursives externes pour devenir communicable » (Berkenkotter, 2008, p. 96). Dans le roman, cette reconfiguration n'est pas assumée par l'institution, mais par l'écriture elle-même. Dès lors, l'absence de cadre symbolique stable rend nécessaire l'instauration d'une forme contenantante externe, capable d'organiser ce qui ne peut plus l'être de l'intérieur. La structure symphonique répond précisément à cette nécessité.

3.2. La symphonie comme orthopédie discursive

Le choix de l'architecture symphonique ne renvoie pas à un mimétisme musical superficiel, mais à une logique de composition fondée sur la scansion, la reprise et la variation, éléments centraux de toute tentative de stabilisation psychique. Le roman se déploie en « mouvements », explicitement nommés ou implicitement suggérés, qui instaurent un ordre temporel là où l'expérience subjective est dominée par la discontinuité. Un extrait situé à l'ouverture d'un nouveau mouvement l'explique clairement : « Le silence revenait toujours, mais jamais identique. Il changeait de poids, de texture, comme s'il apprenait à durer » (ibid., p. 82). La reprise n'est pas ici simple répétition, mais travail de transformation. Chaque retour d'un motif opère un léger déplacement, une variation minimale, qui permet une élaboration progressive de la souffrance. Cette dynamique rejoint la notion freudienne de *Bindung*, entendue comme processus de liaison permettant de contenir l'excitation psychique par des formes répétitives et organisées. Dans cette perspective, l'écriture agit comme une orthopédie discursive : elle soutient et redresse un psychisme incapable de s'auto-organiser. La contrainte formelle ne vise pas à normaliser le délire, mais à lui offrir un cadre de circulation. Comme le souligne Salager-Meyer à propos des récits cliniques, « la forme narrative ne supprime pas la pathologie, mais elle en rend l'expérience partageable et symboliquement habitable » (Salager-Meyer, 2010, p. 195). Le roman prolonge cette logique en substituant à la normativité médicale une normativité esthétique souple, capable d'accueillir l'hétérogène.

3.3. Fonction contenantante du rythme et de la musicalité

La fonction contenantante de l'écriture se manifeste avec une acuité particulière dans le travail du rythme. Le texte est traversé par des séquences cadencées, des reprises anaphoriques et des variations prosodiques qui instaurent une temporalité régulée, opposée à la temporalité chaotique de la psychose. Le passage suivant en offre une illustration saisissante : « Je tombais sans fin. Puis il y avait une pause. Un souffle. Ensuite seulement, une pensée ». La segmentation volontaire de la phrase, l'alternance entre chute et suspension, traduisent une reconquête minimale de la continuité psychique. Le rythme agit ici comme un contre-chaos, permettant au sujet de se maintenir dans une temporalité supportable. Là où le temps psychotique est éclaté ou figé, le rythme textuel réintroduit une succession, une attente, un avant et un après. Cette fonction rythmique peut être rapprochée du concept de peau psychique élaboré par Didier Anzieu. Lorsque l'enveloppe psychique primaire est défaillante, des enveloppes substitutives peuvent émerger, notamment à travers des médiations symboliques. L'écriture, par sa régularité formelle et sa musicalité interne, devient ainsi

une surface de contenance, empêchant la dispersion totale des affects et des représentations (Anzieu, 1985, pp. 61-64). Il importe toutefois de souligner que la forme ne supprime pas le délire : elle le canalise. Le roman ne vise ni la guérison ni la normalisation, mais l'instauration d'un espace où la souffrance peut être tenue, rythmée et rendue transmissible. La musicalité du texte n'est donc pas décorative ; elle constitue un dispositif de résistance à l'effondrement, sans effacement de la fracture. En érigeant la structure symphonique en enveloppe psychique substitutive, *La Symphonie des Ombres et des Éclats* démontre que l'écriture peut assumer une fonction de suppléance symbolique là où le discours psychiatrique et l'institution asilaire échouent. La forme littéraire ne soigne pas au sens médical du terme, mais elle contient, rythme et reconfigure un Moi fragmenté, ouvrant un espace minimal de subjectivation possible. Cette dynamique permet désormais d'interroger, en conclusion générale, le statut épistémologique de la littérature comme contre-dispositif du savoir médical et comme lieu privilégié de résistance symbolique.

4. Métapsychologie de la trace : sublimation et matérialité du texte

Après avoir montré comment la structure symphonique fonctionne comme enveloppe psychique suppléante, il convient désormais d'interroger ce qui, dans *La Symphonie des Ombres et des Éclats*, demeure irréductible à toute mise en forme totalisante : la trace. Celle-ci ne relève ni du symptôme médical ni de la représentation stabilisée, mais d'un reste, au sens métapsychologique, issu de la rencontre du sujet avec le Réel. Le texte se constitue ainsi comme une économie de la trace, où la sublimation n'opère pas par effacement de la souffrance, mais par son maintien transformé dans une matérialité symbolique minimale. L'écriture ne résout pas le trauma ; elle en assure la survivance signifiante.

4.1. Positionnement théorique et débat contemporain : pour une psychanalyse déplacée de la totalité vers la trace

La présente analyse adopte un positionnement théorique explicite : elle conserve de la psychanalyse son attention rigoureuse à ce qui résiste à la symbolisation pleine – le reste, la coupure, la trace – tout en se détachant résolument de toute prétention totalisante ou thérapeutique de l'interprétation. Ce maintien critique repose sur une fidélité à l'intuition freudienne selon laquelle l'inconscient ne saurait être hypostasié comme une entité substantielle ou un sens caché intégralement récupérable. Freud rappelle en effet que l'interprétation analytique ne doit pas céder à la tentation de croire en un « mystérieux inconscient » conçu comme réservoir de significations ultimes, mais s'attacher au travail différentiel entre manifeste et latent, là où quelque chose échoue toujours à se dire pleinement (Freud, 1995, p. 19). Ce déplacement théorique implique une redéfinition du statut de l'écriture littéraire. Celle-ci ne constitue ni un équivalent symbolique de la cure, ni un espace de dévoilement du sens refoulé, mais un lieu de cohabitation avec ce qui demeure partiellement opaque. Paul-Laurent Assoun a montré que la modernité littéraire, et en particulier l'héritage romantique, a précisément préparé ce déplacement en mettant au centre une écriture de la subjectivité traversée par la division, le fantasme et l'angoisse, sans prétendre les résoudre dans un savoir totalisant (Assoun, 2010, p. 964). L'écriture n'élucide pas l'inconscient : elle en expose les effets, en assume l'opacité et en travaille la forme. Dans cette perspective, la psychanalyse n'est pas mobilisée comme grille herméneutique universelle, mais comme théorie du reste. Elle s'écarte ainsi de toute lecture réparatrice assignant l'œuvre à une fonction de guérison symbolique ou de compensation

subjective. Une telle réduction méconnaîtrait ce que la psychanalyse elle-même a mis en évidence : l'existence d'un noyau traumatique irréductible, qui persiste sous forme de répétition, d'affects non liés et de traces mnésiques non intégrables au récit cohérent (Freud, 1915, p. 11). Loin d'être résorbé par l'interprétation, ce noyau constitue la limite même de toute totalisation du sens. Ce refus d'une psychanalyse totalisante permet un dialogue critique avec les principales approches contemporaines. Face à la sociocritique, qui tend à inscrire la souffrance subjective dans une causalité principalement socio-historique, *La Symphonie des Ombres et des Éclats* réaffirme l'existence d'un reste non réductible aux déterminations collectives. À l'égard des études culturelles, souvent centrées sur les processus d'identification et de représentation, le roman oppose une subjectivité qui ne se stabilise jamais en position identitaire, mais demeure travaillée par une trace antérieure à toute inscription culturelle. Quant aux approches postmodernes, qui proclament la dissolution du sujet et la fin des grands récits, le texte ne verse ni dans le relativisme généralisé ni dans le ludisme interprétatif : il maintient l'hypothèse d'un réel psychique non déconstructible, dont la persistance affecte durablement le langage.

Cette position trouve un appui décisif dans la réflexion freudienne sur le trauma et le deuil. Freud souligne que la perte et la blessure psychique ne se laissent jamais entièrement élaborer par le travail de pensée : elles laissent subsister une fixation libidinale et une trace affective qui excèdent toute mise en récit stabilisée (Freud, 1917, p. 145). Paul-Laurent Assoun prolonge cette analyse en montrant que l'écriture romantique, loin de dissoudre cette trace, l'intensifie et la sublime, faisant du fantasme et de l'angoisse les vecteurs d'une subjectivité qui se met en scène sans se résoudre. (Assoun, 2007, p. 52) L'écriture apparaît ainsi comme un espace de transmission du manque plutôt que comme son comblement.

C'est à ce niveau précis que la pertinence contemporaine de la psychanalyse peut être repensée sans posture défensive. La psychanalyse demeure opérante à condition d'être conçue non comme un système clos, mais comme une pensée de l'échec partiel du sens. L'inconscient ne se loge plus exclusivement dans les formations classiques – rêve, lapsus, symptôme – mais dans la matérialité même de l'écriture : dans le rythme, la coupure, le silence, la répétition. Ce déplacement rejoint l'idée selon laquelle la littérature n'expose pas un contenu inconscient, mais fait travailler la trace de ce qui insiste, précisément là où le savoir se heurte à ses propres limites (Assoun, 2014, p. 101). En ce sens, *La Symphonie des Ombres et des Éclats* ne mobilise pas la psychanalyse comme doctrine explicative, mais comme éthique de la non-résorption du Réel. Elle ne propose ni guérison symbolique ni réconciliation du sujet avec le sens, mais une écriture qui accepte la persistance de l'ombre, du reste et de la fracture. Loin de clore l'interprétation, le roman en organise la limite, faisant de la trace non un déficit à combler, mais le lieu même où quelque chose continue de se transmettre.

4.2. De l'identité clinique à la position de témoin : naissance de la trace subjective

La trace n'apparaît pas d'abord comme écriture, mais comme déplacement subjectif. Le roman marque un moment décisif où le sujet se dégage des assignations institutionnelles pour occuper une position nouvelle, irréductible à la clinique : « Je n'étais plus un étudiant docile. Je n'étais pas devenu médecin. Je suis devenu témoin » (Diaf, 2025 p. 10). Cette triple négation suivie d'une affirmation produit un effet de coupure symbolique. Le sujet refuse à la fois la place de l'objet de savoir (étudiant) et celle du détenteur du savoir (médecin). Il se situe dans un entre-deux éthique : le témoignage. D'un point de vue lacanien, cette position ne relève ni du Symbolique institué ni de l'Imaginaire réparateur,

mais d'un rapport direct à la trace du Réel : témoigner, ce n'est pas expliquer, c'est porter inscription de ce qui excède le savoir (Lacan, 1966, pp. 167-168). La trace naît ici comme reste non médicalisable, mais transmissible.

4.3. La mémoire comme espace : spatialisation du reste et sublimation minimale

La trace ne se présente pas comme un contenu mnésique clos, mais comme une topologie psychique. Le roman reformule radicalement la mémoire : « La mémoire n'était pas un fardeau à porter, mais un espace à habiter. Ce qu'il avait toujours voulu fuir » (*ibid.*, p. 98). Ce passage est fondamental. La mémoire cesse d'être un poids (logique traumatique classique) pour devenir un lieu. Cette spatialisation de la mémoire correspond à ce que Freud décrivait comme une transformation du destin pulsionnel : non élimination de la charge, mais réorganisation de son économie (Freud, 1915, pp. 29-30). Dans cette perspective, la sublimation ne vise pas la réparation, mais l'habitabilité. Écrire ne guérit pas le trauma ; cela permet de vivre avec lui sans s'effondrer. Cette conception rejoint les travaux de la médecine narrative, pour lesquels la mise en récit n'apaise pas nécessairement la souffrance, mais rend possible une coexistence symbolique avec l'expérience limite (Charon, 2006, pp. 65-67).

4.4. Le silence comme trace active : persistance du Réel non symbolisé

L'une des contributions majeures du roman réside dans sa requalification du silence. Celui-ci n'est jamais présenté comme un vide, mais comme une matière vibrante, chargée de mémoire : « Le silence qui suivit n'était pas vide : il battait, vibrant d'une mémoire réparée. Il murmura, presque en prière : "Tout se souvient. Même le silence" » (*ibid.*, p. 111). Le silence apparaît ici comme lieu de condensation de la trace. Il ne relève ni du Symbolique articulé ni du mutisme pathologique, mais d'un Réel persistant, qui continue d'affecter le sujet sans se laisser totalement dire. Cette conception rejoint la pensée derridienne de la trace comme ce qui n'est jamais présence pleine, mais « marque d'une absence qui travaille le sens de l'intérieur » (Derrida, 1967, pp. 70-72). Le silence, loin d'abolir le sens, en devient le vecteur souterrain. Cette partie a montré que *La Symphonie des Ombres et des Éclats* élabore une économie de la trace, où l'écriture ne répare pas le trauma mais en maintient la survivance symbolique. La psychanalyse y est mobilisée comme pensée du reste, attentive à ce qui échappe à la symbolisation et persiste dans le rythme, la coupure et le silence. La littérature apparaît ainsi comme un lieu où le Réel n'est pas clôturé par le sens, mais conservé dans sa capacité d'affecter le langage.

5. Narcissisme, double et réparation symbolique

Cette partie examine les modalités par lesquelles *La Symphonie des Ombres et des Éclats* déplace la problématique de la désagrégation narcissique vers une tentative de réparation symbolique non totalisante. Il ne s'agit ni d'un récit de guérison ni d'une restauration imaginaire de l'unité du Moi, mais d'une reconfiguration minimale de la subjectivité, rendue possible par l'écriture. Le texte met ainsi en tension deux régimes du narcissisme – de mort et de vie – et explore le rôle du double comme opérateur de médiation psychique, avant de consacrer l'écriture comme pratique éthique du témoignage.

5.1. Narcissisme de mort et narcissisme de vie : du collapsus mélancolique à la relance symbolique

La trajectoire subjective mise en scène dans le roman s'inscrit d'abord dans ce que la métapsychologie freudienne a identifié comme un narcissisme mélancolique, étroitement

lié à la perte d'objet non symbolisée. Dans *Deuil et mélancolie*, Freud montre que l'objet perdu, faute d'avoir été élaboré psychiquement, est incorporé au Moi, entraînant un retournement de la charge pulsionnelle contre le sujet lui-même (Freud, 1917, pp. 158-159). Le Moi devient alors le lieu de l'attaque, de l'auto-dépréciation et de l'effondrement de l'estime de soi. Cette logique est pleinement à l'œuvre dans le roman, où le sujet apparaît d'abord comme capturé par le discours institutionnel : évalué, diagnostiqué, classé. Le narcissisme y est mis à mal non seulement par la souffrance psychique, mais par la réduction du sujet à une identité fonctionnelle ou clinique. André Green décrirait cette configuration comme un narcissisme négatif, marqué par le désinvestissement, le vide et la tentation de l'auto-effacement (Green, 1983, p. 47). Toutefois, le texte opère un déplacement décisif. Ce déplacement ne consiste pas à restaurer une image idéale du Moi – entreprise illusoire – mais à produire une relance symbolique minimale, fondée sur un changement de position subjective. Ce moment est explicitement formulé dans une déclaration structurante : « Je n'étais plus un étudiant docile. Je n'étais pas devenu médecin. Je suis devenu témoin » (*La Symphonie des Ombres et des Éclats*, p. 10). Cette triple énonciation négative suivie d'une affirmation marque une rupture narcissique structurante. Le sujet refuse à la fois la position d'objet de savoir et celle de sujet supposé savoir. Il ne s'érige pas en maître, mais se constitue comme instance de témoignage. Ce déplacement correspond à une transformation du narcissisme de mort en un narcissisme de vie, non pas fondé sur l'idéalisation de soi, mais sur la possibilité de soutenir une place signifiante malgré la perte. Comme le rappelle Lacan, le sujet ne se soutient pas d'une complétude, mais d'un manque structurant (Lacan, 1973, p. 36). Le roman assume pleinement cette logique : la survie psychique ne passe pas par la réparation du Moi, mais par l'acceptation de son incomplétude et par l'inscription de celle-ci dans une forme.

5.2. La figure du double comme instance réparatrice

La figure du double occupe dans le roman une fonction centrale, mais singulière. Contrairement aux figures classiques du double persécuteur décrites par Rank ou Freud, il ne s'agit ni d'un rival ni d'un reflet spéculaire aliénant. Le double prend ici la forme d'une figure non persécutrice, associée à l'enfance, qui échappe partiellement à la capture institutionnelle et nosographique. Ce double ne fonctionne pas comme idéal à atteindre, mais comme point d'appui symbolique minimal. Il ne comble pas la faille narcissique ; il la rend habitable. À ce titre, il peut être rapproché de ce que Winnicott désigne comme un espace transitionnel, où le sujet peut se soutenir sans se confondre avec l'objet (Winnicott, 1975, p. 30). La médiation opérée par cette double repose sur une distance maintenue. Le sujet ne s'identifie pas à l'enfant ; il le convoque comme témoin interne, comme survivance d'une continuité possible. La réparation narcissique ne s'effectue donc pas par fusion imaginaire, mais par médiation symbolique, toujours partielle, toujours fragile. Le double introduit un tiers psychique capable d'interrompre la circularité mortifère du narcissisme négatif, sans promettre de résolution définitive.

5.3. L'écriture comme éthique du témoignage

Dans son dernier mouvement, le texte opère un basculement fondamental : l'écriture, initialement investie comme dispositif de contenance et de survie, acquiert une dimension éthique explicite. Elle n'est plus seulement un moyen de tenir face à la souffrance, mais un acte qui engage le sujet dans un rapport nouveau au monde et au savoir. Cette dimension est affirmée sans ambiguïté : « Écrire, c'est transgresser. » (*ibid.*, p. 54). La transgression ici n'est ni spectaculaire ni politique au sens militant ; elle

consiste à déborder les cadres assignés – cliniques, institutionnels, identitaires. Écrire revient à refuser la clôture du diagnostic et à maintenir ouverte la possibilité du sens. Cette fonction testimoniale est encore renforcée dans une formulation tardive du roman : « Ce que je consigne ici n'est pas une enquête, mais une arche. » (*ibid.*, p. 140). L'arche n'explique pas ; elle préserve. L'écriture devient un espace de sauvegarde symbolique, destiné non à produire un savoir objectivant, mais à porter la trace de ce qui risquerait autrement de disparaître. Ce geste rejoint les fondements de la médecine narrative, pour laquelle le récit permet de transformer l'expérience clinique en mémoire partageable, sans la dissoudre dans l'abstraction scientifique (Charon, 2006, p. 4). Témoigner, ici, ne signifie pas dire la vérité du trauma, mais empêcher son effacement. L'écriture institue une mémoire qui résiste à la forclusion institutionnelle et inscrit la souffrance dans un horizon humain commun.

L'analyse de cette partie montre que *La Symphonie des Ombres et des Éclats* élabore une poétique de la réparation sans illusion thérapeutique. Le roman articule :

- un déplacement du narcissisme de l'image vers l'acte d'écrire,
- une figure du double comme médiation symbolique non aliénante,
- une conception de l'écriture comme pratique éthique du témoignage.

La réparation proposée n'est ni totale ni définitive. Elle est symbolique, fragile et toujours à reconduire. C'est précisément dans cette modestie structurale que réside la force théorique et littéraire du texte, qui pense la subjectivité non comme unité retrouvée, mais comme persistance signifiante au cœur de la fracture.

Conclusion

Ce travail s'est inscrit dans une zone de tension rarement explorée avec une telle exigence analytique : celle où le savoir médical, la subjectivité psychique et la forme littéraire se rencontrent, se heurtent et se reconfigurent mutuellement. En prenant pour objet *La Symphonie des Ombres et des Éclats*, il ne s'agissait ni d'illustrer la psychiatrie par la fiction, ni de psychologiser le texte littéraire, mais de repenser, à nouveaux frais, les conditions mêmes de possibilité d'un savoir sur le sujet lorsque celui-ci est confronté à l'expérience limite de la désagrégation psychique. L'analyse a montré que la psychiatrie moderne, dans sa logique nosographique et classificatoire, constitue un dispositif de rationalisation nécessaire mais structurellement incomplet. En assignant la souffrance à des catégories stabilisées, elle produit un savoir opératoire au prix d'un effacement partiel de la singularité, d'une neutralisation de la parole subjective et d'une réduction de l'expérience à ce qui est objectivable. Ce n'est donc pas la validité scientifique de ce savoir qui est ici mise en cause, mais son incapacité structurelle à épuiser la complexité symbolique de ce qu'il nomme. Face à cette limite, la littérature n'apparaît pas comme un discours concurrent, mais comme un contre-dispositif épistémique. Elle accueille ce que le logos médical ne peut ni classer ni stabiliser : la discontinuité, le reste, l'excès, la trace. Loin d'une fonction purement représentative, l'écriture se révèle comme un espace actif de subjectivation, où le sens ne se ferme pas, mais se travaille, se relance et se transmet sous des formes fragmentaires, rythmiques et métaphoriques.

C'est dans ce cadre que la psychanalyse s'est imposée comme médiation herméneutique décisive. Non comme une grille interprétative appliquée mécaniquement au texte, mais comme une théorie du manque, du clivage et de la suppléance, apte à penser la manière dont la forme littéraire assume une fonction que ni l'institution asilaire ni le discours médical

ne parviennent pleinement à remplir : celle de la contenance psychique. L'analyse de la structure symphonique, de la spatialité asilaire, de l'économie de la trace et des figures du narcissisme a mis en évidence une logique de suppléance symbolique où la forme ne guérit pas, mais permet au sujet de ne pas s'effondrer. L'apport majeur de cette recherche réside ainsi dans une requalification du statut de l'esthétique. La forme littéraire n'y est plus envisagée comme une simple enveloppe expressive, mais comme un opérateur métapsychologique à part entière, capable d'organiser le chaos psychique, de canaliser la pulsion et de rendre partageable une expérience autrement vouée au silence. En ce sens, le texte littéraire devient un lieu de soin symbolique – non thérapeutique, mais vital – où le sujet peut persister malgré la fracture, sans illusion de réparation totale. Cette étude contribue également à redéfinir les frontières du savoir dans les humanités contemporaines. Elle montre que la compréhension du trauma ne peut se satisfaire d'une approche univoque, qu'elle soit médicale, psychologique ou esthétique. Elle appelle à une pensée du savoir comme constellation de discours partiels, chacun révélant ce que l'autre laisse hors champ. La littérature, dans cette configuration, n'est plus périphérique : elle occupe une position stratégique, en tant que lieu d'élaboration de ce que la science, par structure, ne peut entièrement saisir. En ouvrant des perspectives pour les études croisées entre littérature, médecine et psychanalyse, ce travail invite enfin à repenser la place du récit dans les dispositifs contemporains de soin, de mémoire et de transmission. Il défend l'idée que là où le sujet est réduit à un cas, à un diagnostic ou à une statistique, l'écriture peut encore produire de la trace, du rythme et du sens – non pour refermer la blessure, mais pour empêcher son effacement.

Ainsi comprise, la psychanalyse conserve aujourd'hui toute sa pertinence non comme doctrine close ni comme modèle explicatif totalisant, mais comme outil critique de lecture du texte, attentif aux zones de manque, de rupture et d'excès où le langage trahit ce qu'il ne parvient pas à dire. En retour, la littérature révèle à la psychanalyse ses propres limites, tout en lui offrant un terrain privilégié pour penser l'inconscient non comme profondeur cachée, mais comme travail vivant de la forme. C'est dans cette fidélité au reste, à l'inachevé et à l'irréductible que réside, en dernière instance, la puissance critique et éthique de la littérature – et la raison profonde pour laquelle elle demeure, aujourd'hui encore, un lieu indispensable de pensée du sujet.

Références bibliographiques

- ANZIEU, D. (1985). *Le Moi-peau*. Dunod.
- ASSOUN, P.-L. (2007). *Leçons psychanalytiques sur le fantasme*. Anthropos/Économica, pp. 52-68.
- ASSOUN, P.-L. (2010). L'inconscient romantique : Freud et le romantisme. Dans *L'Atelier du XIX^e siècle : littérature et psychanalyse*. Université Paris Diderot, pp. 964-970.
- ASSOUN, P.-L. (2014). *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse*. Anthropos/Économica, pp. 101-118.
- BERKENKOTTER, C. (2008). *Patient Tales: Case Histories and the Use of Narratives in Psychiatry*. University of South Carolina Press.
- CHARON, R. (2006). *Narrative Medicine: Honoring the Stories of Illness*. Oxford University Press.
- DERRIDA, J. (1967). *De la grammatologie*. Les Éditions de Minuit.
- DIAF, M. B. M. (2025). *La symphonie des ombres et des éclats*. Taidmayt.
- FOUCAULT, M. (1963). *Naissance de la clinique*. Presses Universitaires de France.
- FOUCAULT, M. (1967/2009). Des espaces autres. Dans *Architecture / Mouvement / Continuité*. Cercle d'études architecturales, pp. 46-49. (Réédition : *Des espaces autres*. Lignes, 2009).
- FREUD, S. (1905). Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora). Dans *Cinq psychanalyses*. Presses Universitaires de France, pp. 1-124.
- FREUD, S. (1915). Pulsions et destins des pulsions. Dans *Métapsychologie*. Gallimard, pp. 11-44.

- FREUD, S. (1917). Deuil et mélancolie. Dans *Métapsychologie*. Gallimard, pp. 145-171.
- FREUD, S. (1923/1995). Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve. Dans *Résultats, idées, problèmes (Vol. II, 1921-1938)*. Presses Universitaires de France, pp. 19-27.
- GALLI CARMINATI, G., et al. (2025). Forclusion et refoulement : le rôle de l'organicité dans le trauma. *Les Cahiers de la SIPsyM*, 60.
- GREEN, A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Les Éditions de Minuit.
- LACAN, J. (1966). *Écrits*. Seuil.
- LACAN, J. (1973). *Le Séminaire, Livre XI : Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Seuil.
- LACAN, J. (1995). *Le Séminaire, Livre IV*. Seuil.
- ROBERT, P. (Dir.). (2024). *Le Petit Robert de la langue française*. Le Robert.
- SALAGER-MEYER, F. (2010). Narrative knowledge in psychiatry. *Ibérica*. n° 19. Universitat Jaume I, pp. 165-198.
- SHORTER, E. (1997). *A History of Psychiatry: From the Era of the Asylum to the Age of Prozac*. Wiley.

Annexe I – Tableau conceptuel : notions théoriques et occurrences textuelles

Concept théorique	Référence théorique principale	Indicateurs textuels	Fonction analytique
Nosographie psychiatrique	Foucault, <i>Naissance de la clinique</i>	Lexique médical, diagnostics, évaluations	Objectivation du sujet
Forclusion	Lacan, <i>Séminaire III</i>	Silences, trous narratifs, impossibilité de dire	Échec de symbolisation
Hétérotopie	Foucault, <i>Des espaces autres</i>	Seuils, clôtures, espaces régulés	Relégation institutionnelle
Clivage du Moi	Freud, <i>Le clivage du Moi</i>	Ruptures énonciatives, doubles voix	Fragmentation subjective
Enveloppe psychique	Anzieu, <i>Le Moi-peau</i>	Rythme, répétitions, musicalité	Fonction contenante
Sublimation	Freud, <i>Métapsychologie</i>	Passage corps → écriture	Détournement pulsionnel
Objet a	Lacan, <i>Séminaire XI</i>	Carnet, trace, reste	Relance du désir
Narcissisme de mort / de vie	Freud, Green	Retrait / réinvestissement symbolique	Dynamique de survie

Tableau 1 – Concepts métapsychologiques et dispositifs textuels

ANNEXE II : Dispositif péri-textuel et sémiotique de l'objet-livre :

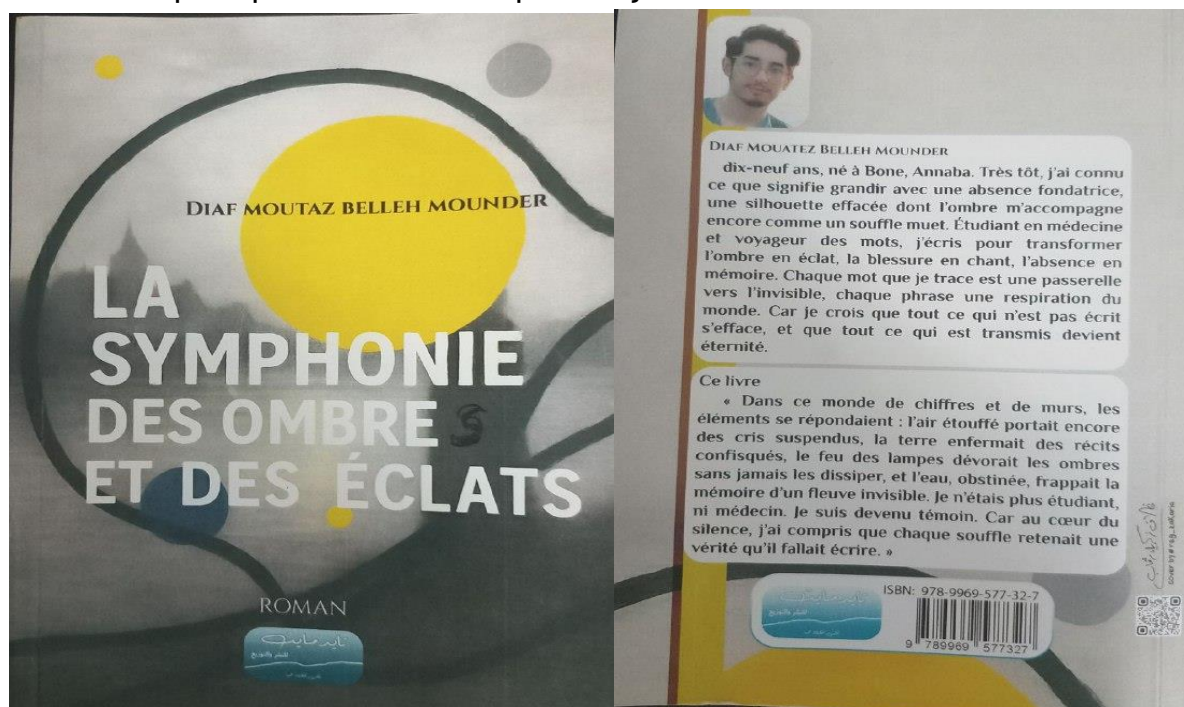


Figure 1 : Première et quatrième de couverture du roman *La Symphonie des Ombres et des Éclats* (Diaf.M. B. Mounder, 2025).

Analyse sémiotique de la couverture : La couverture de *La Symphonie des Ombres et des Éclats* fonctionne comme un seuil sémiotique où s'inscrit d'emblée le clivage structurant du récit. Le contraste entre zones d'ombre diffuses et éclats chromatiques concentrés autour d'un foyer lumineux condense visuellement la tension entre dé-subjectivation et persistance du désir de forme, lisible en termes de narcissisme de mort et de narcissisme de vie. La ligne sinueuse qui traverse la composition figure une enveloppe instable, à la fois contenante et fissurée, anticipant la logique de suppléance formelle mise en œuvre par l'écriture symphonique. L'image ne vise ni l'illustration ni la résolution, mais la mise en forme d'un conflit non dépassé. En ce sens, la couverture opère comme une lecture psychanalytique anticipée du texte : elle propose une économie visuelle du clivage, où l'ombre et l'éclat coexistent comme principes organisateurs d'une enveloppe psychique fracturée mais encore habitable.